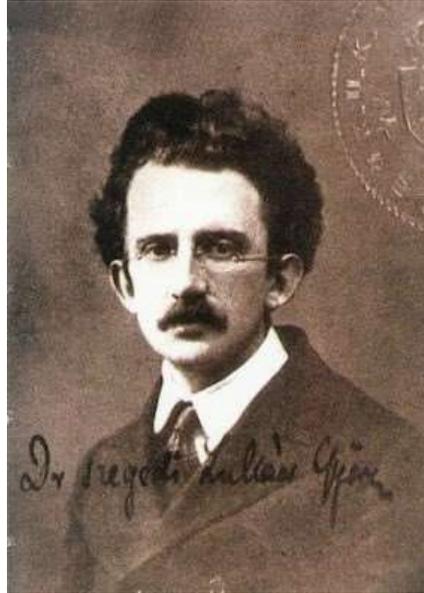


Georg von Lukács



Benedetto Croce.

Théorie et histoire de l'historiographie

(1915)

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Benedetto Croce (1866-1952)



philosophe, historien, écrivain et homme politique italien, continuateur de la pensée de Hegel, influencé par Antonio Labriola, mais proche également de Giambattista Vico et de Wilhelm von Humboldt.

Les thèmes principaux de son œuvre sont l'esthétique et la philosophie de l'histoire.

Le philosophe marxiste Antonio Gramsci a consacré le cahier n° 10 de ses *Cahiers de Prison*,¹ écrit de 1932 à 1935, à la philosophie de Benedetto Croce, considérée à la fois comme source d'inspiration pour son historicisme et comme régression idéaliste par rapport au marxisme.

Ce texte est la recension de l'ouvrage :

Zur Theorie und Geschichte der Historiographie,²
paru en allemand en 1915 chez JCB Mohr, Tübingen.

Il figure dans les *Werke* tome 1 demi tome 2 (1914-1918), Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2017. pp. 509-517 ainsi que dans le recueil Georg Lukács, *Ästhetik, Marxismus, Ontologie*, Berlin, Suhrkamp, 2021, pp. 148-157.

¹ Antonio Gramsci, *Cahiers de Prison*, cahiers 10, 11, 12 et 13, trad. P. Fulchignoni, G. Granet et N. Negri, Paris, nrf Gallimard, 1978, pp.15-159.

² Benedetto Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie* (Titre de l'original : *Teoria e storia della storiografia*), Trad. de l'italien par Alain Dufour, Genève, Librairie Droz, 1968.

Benedetto Croce.

Théorie et histoire de l'historiographie.

La traduction et l'édition de ce livre, qui représente une contribution très stimulante et intéressante à la discussion sur la logique et la méthodologie de la science de l'histoire, est à saluer sous tout rapport. Abstraction faite de la valeur des formulations théoriques de Croce, dont il faudra parler plus tard, l'esquisse critico-historique de l'histoire de l'historiographie, qui constitue la deuxième partie du livre, suffirait à justifier sans réserve la parution de l'ouvrage en allemand. C'est un désavantage bien connu des sciences de la culture qu'elles sont moins capables d'un véritable caractère international que les sciences de la nature ; les limites nationales existent en effet déjà dans le matériau qui leur est directement donné à travailler, dans le développement scientifique dans lequel elles s'insèrent directement, dans les valeurs auxquelles elles se réfèrent directement dans leur orientation, et dans les formes qu'elles appliquent directement comme quelque chose de fécondant et d'enrichissant, comme quelque chose qui précède par une préparation adéquate l'appréhension de la réalité par ses catégories, tandis que tout cela ne serait pour les sciences de la nature qu'une limitation de la maîtrise de l'objet de la connaissance. Il arrive ainsi que – jusqu'aux rares phénomènes, de véritable importance « historique mondiale » – chaque science de la culture connaît dans chaque pays un développement propre qui très souvent, même quand elles travaillent sur les mêmes problèmes, ne prennent guère connaissance les unes des autres en raison des traditions différentes en matière de conceptualisation. Prendre connaissance des lignes d'évolution à partir de la perspective des besoins et orientation scientifiques d'un autre peuple

signifie donc toujours un élargissement de l'angle de vue, la prise en compte de « faits » nouveaux dans l'ensemble complexe que nous devons considérer. De même que l'infatigable défense de Vico ³ par Croce (déjà dans son esthétique également parue en allemand) ⁴ peut très facilement représenter un énorme acquis pour la connaissance des lignes d'évolution (en passant par Herder jusqu'à l'idéalisme allemand), de même son exposé de l'historiographie du Moyen-âge et de la Renaissance offre un complément très intéressant aux études de Dilthey ⁵ à ce sujet etc. Et tout particulièrement bienfaisant est l'effet du grand et libre point de vue qui non seulement voit, plus clairement que cela n'est possible ici, les maintes choses soustraites à la sphère allemande de la culture, mais a même à l'égard des œuvres allemandes une attitude plus riche et plus impartiale que de nombreux allemands, mais aussi une connaissance plus riche, plus enracinée, et plus autonome. Je pense en premier lieu à sa relation à Hegel. Et son rejet sévère, dans sa critique du positivisme en historiographie de certaines tendances allemandes, peut être ainsi salué avec la plus grande joie, comme un ralliement aux tendances les plus authentiques de l'esprit allemand. « Mais en Allemagne, le dernier copieur de textes, collectionneur de variantes, observateur de la dépendance des textes ou faiseur de conjectures pour la leçon du texte primitif, se posa en homme de science et de critique et osait non seulement regarder en face, mais considérer avec supériorité et mépris les Schelling, Hegel, Herder ou Schlegel comme des hommes "anti-méthodiques". De l'Allemagne, cette

³ Giambattista Vico (1668 -1744) philosophe de la politique, rhétoricien, historien et juriste napolitain, qui élaborait une métaphysique et une philosophie de l'histoire.

⁴ Benedetto Croce, *Essais d'esthétique : textes choisis*, trad. Gilles A. Tiberghien, Paris, Tel Gallimard, 1991.

⁵ Wilhelm Dilthey (1833-1911) théologien, sociologue, et philosophe allemand.
<https://amisgeorglukacs.org/2025/05/georg-von-lukacs-wilhelm-dilthey-1911.html>

morgue pseudo-scientifique se répandit dans les autres pays de l'Europe. »⁶ (p. 248)

La position théorique de Croce sur l'histoire peut aussi en premier lieu se comprendre à partir de sa relation à Hegel. La limite inévitable de cette indication interdit d'aborder le parallèle très intéressant qui se présente ici avec les efforts de Dilthey de fonder une science de l'histoire à partir du concept de l'Esprit hégélien. Les deux ont en commun la tendance à abolir la différence radicale entre Esprit objectif et Esprit absolu, pour parvenir en histoire à un concept immanent de l'Esprit. Dilthey admet cela très clairement (*Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*. [L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit] Berlin, 1910, p. 82),⁷ chez Croce, cela se voit plus implicitement dans tout son exposé. Tandis que Hegel transcende l'histoire empirique dans la philosophie de l'histoire et la fait ainsi s'identifier à la philosophie, Croce voit aussi chez lui un dualisme des méthodes, une conception transcendante, une tendance théologique, (p. 237 ss.) et proclame dans les passages les plus divers de son livre (par exemple pp. 50-51, 104 etc.) l'identité de la philosophie et de l'histoire, une histoire qui a ses documents en elle-même « au lieu de les avoir extérieurs à elle, qui contient en elle-même son explication causale et finale au lieu d'en avoir une qui lui serait extrinsèque, qui n'est pas étrangère à la philosophie mais coïncide avec elle... »⁸ Il n'y a pas lieu de critiquer ici ce point de vue dans son importance pour le système philosophique, cela ne serait envisageable seulement que comme critique de la logique de Croce. En ce qui concerne la structure catégorielle de la science de l'histoire, il faudrait remarquer qu'il y a là le danger imminent d'un

⁶ Benedetto Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*, op. cit. pp. 185-186.

⁷ Œuvres 3 : trad. Sylvie Mesure, Paris, Éditions du Cerf, 1988.

⁸ Benedetto Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*, op. cit. p. 78.

dilemme entre dogmatisme et relativisme. Croce, comme tout hégélien, refuserait *a limine* un tel reproche comme provenant d'une incompréhension abstraite de sa conceptualisation, mais si l'on s'interroge sur la patrie transcendante et l'importance méthodologique de ces quelques concepts, cette problématique apparaît alors facile à comprendre. L'un des concepts centraux de cette théorie de l'histoire – je dois malheureusement ici me limiter à des exemples – est le progrès. Quand Croce définit celui-ci comme « passage du bien au mieux », « où le mal est le bien vu à la lumière du mieux »⁹ (p. 73) et refuse comme dogmatisme la confrontation du bien et du mal, cela nous apparaît, dans cet isolement, comme de la métaphysique¹⁰ panlogistique-dogmatique qui peut bien devenir idée directrice d'une philosophie de l'histoire, mais jamais le principe d'une science de l'histoire, qui en tant que telle est toujours et doit rester une science empirique. La pure appartenance de ce concept à la philosophie de l'histoire apparaît encore plus nettement dans son histoire des problèmes : « Car nous savons bien que de telles formulations de maîtres d'école et d'examineurs (condamnation d'une époque déterminée) ne sont pas admissibles en histoire où ce qui vient conceptuellement après se situe nécessairement au-dessus de ce dont il est issu ». (p. 258) Cela devrait aussi, assurément, être pensé comme une idée régulatrice de la science de l'histoire si, dans ces idées, il ne s'exprimait rien d'autre que l'honnêteté axiomatiquement conditionnée de l'historien, son abstention de tout jugement de valeur, que Croce définit très finement ainsi : « l'histoire n'est jamais un juge, mais de tout temps une

⁹ Benedetto Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*, op. cit., p. 60.

¹⁰ Il est peut-être opportun de rappeler ici le sens précis du terme : la métaphysique est une discipline dont la notion est équivoque et qui recouvre aussi bien la science des réalités qui échappent aux sens que la connaissance de ce que les choses sont en elles-mêmes, indépendamment de nos représentations (« chose en soi »).

justificatrice » (p. 77) qu'elle n'a à énoncer que des jugements positifs, et que tout jugement négatif est à considérer comme un signe d'imperfection (p. 75), que « un fait que l'on condamne... n'est pas encore une proposition historique, c'est tout au plus la prémisse d'un problème historique qui reste à formuler. »¹¹ (p. 78). Une telle conception s'oppose néanmoins à l'identification par Croce de la philosophie et de l'histoire ; elle n'est possible que par la séparation très précise par Rickert¹² entre la figuration, se rapportant aux valeurs, de la réalité par l'historien et le système de valeur absolu, supra-historique, du philosophe. Une telle histoire au sens de Croce, conçue intrinsèquement de manière juste, si elle doit en même temps être philosophie, signifie une méthode historique hypostasiée en métaphysique ; une métaphysique qui proclame la même proximité de Dieu de chaque époque historique, comme par exemple celle de Ranke,¹³ sauf que même dans la succession des époques, plus proche ici de Hegel, se manifeste une contemporanéité toujours plus claire de l'absolu. On voit là, instituant des confusions funestes, la conséquence de la confusion entre Esprit objectif et Esprit absolu. C'est vrai : aucun des grands théoriciens ou métaphysiciens de l'histoire n'a fait un problème du problème, de l'historicité de l'Esprit absolu, en soi intemporel ; n'a soulevé la question de savoir comment il est possible que l'art, la religion et la philosophie aient en général une histoire ; et personne n'a encore mis en évidence les différences de méthode qui se produisent par suite de ce problème entre histoire de l'art, histoire de la religion et histoire de la philosophie et les autres disciplines historiques. (Pour autant que je sache, mon essai très lacunaire et souvent incompris sur la méthodologie de l'histoire

¹¹ Benedetto Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*, op. cit. p. 61-62.

¹² Heinrich Rickert, (1863 -1936), philosophe allemand, chef de file avec Wilhelm Windelband (1848-1915) du néo-kantisme de l'École de Bade.

¹³ Leopold Ranke (1795-1886) historien et universitaire prussien, historiographe et Geheimer Rat [Conseiller privé] de l'État de Prusse.

de la littérature, paru en hongrois en 1910, ¹⁴ est le seul qui aille dans cette direction). Cependant, même si cette séparation n'est pas opérée dans l'histoire elle-même, et l'Esprit absolu comme l'Esprit objectif sont pareillement, d'une manière inéclaircie, soumis à l'« unitarisme » du monde historique, l'Esprit absolu a pour la doctrine scientifique de Windelband-Rickert une place transcendantale métahistorique, et les principes de la science de l'histoire ne doivent pas être chassés d'eux-mêmes et élevés ainsi au rang d'une vision du monde et d'une métaphysique. Car l'autoréflexion de l'esprit historique, qui est ici identique à l'histoire, ne peut dépasser l'histoire que dans une métaphysique qui est intentionnellement organisée pour la transcender. Même si cette métaphysique, comme chez Croce, est dépouillée du contenu concret afin qu'elle ne partage pas le sort de l'hégélienne, « contaminée par la transcendance » et redevienne « histoire *a priori* », « histoire universelle » au sens des chroniques médiévales *ab origine mundi* et *de duabus civitatibus* etc. ¹⁵, (pp. 238-241), elle ne devient par-là que plus pâle et plus exsangue, elle ne pourra néanmoins pas perdre son caractère métaphysique dogmatique. Sauf que le « contenu » de cette métaphysique, car toute métaphysique doit, en tant que « contenu », se concrétiser, elle se rapproche dangereusement d'une vision du monde de l'historicisme ; et l'un des plus grands acquis de Rickert, l'affranchissement de la science de l'histoire, devenue de manière immanente et autonome, par rapport à l'historicisme en tant que vision du monde, qui naît de l'hypostase de ses conditions méthodologiques, menace à nouveau de se perdre.

¹⁴ <https://amisgeorglukacs.org/2023/03/georg-von-lukacs-remarques-sur-la-theorie-de-l-histoire-litteraire-1910.html>

¹⁵ Benedetto Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*, op. cit. p. 181. *ab origine mundi* [depuis l'origine du monde]. *de duabus civitatibus* [des deux villes]. Chronique d'Otto de Freising

Cette confusion doit être combattue de la façon la plus ferme, en premier lieu parce que Croce, sur toutes les questions individuelles (ainsi que Dilthey qui lui est, là aussi, très proche) a le sens le plus fin pour les problématiques spécifiquement historiques, et cela pourrait facilement donner l'apparence que justement cette transformation en métaphysique de la méthodologie de l'histoire serait la vraie découverte des principes les plus authentiques et les plus immanents de la pure science de l'histoire. Il n'est malheureusement pas possible, même en abrégé, de restituer ici les vues subtiles de Croce sur la différence entre chronique et histoire, sur vraie et pseudo-histoire (histoire philologique, poétique, rhétorique, histoire de la nature), sur l'histoire universelle, sur la positivité de l'histoire, etc. Je voudrais seulement mentionner encore un point de sa théorie, essentiel à mes yeux, qui m'apparaît d'autant plus important qu'il se trouve là en plein accord avec les autres théoriciens de l'histoire partant de présupposés opposés, mais de même que celle-ci ne met en évidence que le lieu méthodologique d'un problème important, elle ne rapproche cependant pas le problème de la solution. Je pense au sens méthodologique de ce qu'on appelle l'« arbitraire » comme point de départ de l'historien. Croce définit l'histoire comme « histoire contemporaine », comme « histoire vivante. » (p. 9) ¹⁶. C'est ce caractère vivant de l'histoire qui crée son objet, et seul ce qui est concerné par lui peut devenir objet de l'histoire ; toutes les autres « réalités » ne deviennent historiques que par la force de ce caractère vivant. Il en résulte un refus conséquent de l'histoire universelle (p. 45 ss.), ¹⁷ car l'ampleur extensive comme intensive de l'objet de l'histoire est elle-même historique, changeante et relative, et ne peut jamais prétendre être une totalité absolue, ce qu'implique le concept

¹⁶ Benedetto Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*, op. cit. p. 17.

¹⁷ Ibidem, p. 37 ss..

d'histoire universelle. « Car l'histoire morte revit et l'histoire passée redevient présente au fur et à mesure que le déroulement de la vie le requiert... Bien des parties de l'histoire ne sont pour nous que de la chronique, et bien des documents n'ont rien à nous dire qui une fois ou l'autre se prendront à frémir de vie et se remettront à parler. Ces réviviscences ont des motifs purement intérieurs... et on n'entendra jamais rien au processus véritable de la pensée historique si l'on ne part pas du principe qui lui-même est histoire, qu'en tout instant il crée l'histoire, et qu'il résulte lui-même de toute l'histoire antérieure de sorte que l'Esprit porte en lui tout l'histoire qui à son tour coïncide avec lui. »¹⁸ Malgré toute la différence des présupposés logiques et des objectifs de la connaissance, il y a une définition de l'objet de la science de l'histoire analogue chez Rickert : « Si on se limite à la reconnaissance purement factuelle des valeurs, l'histoire de l'humanité ne peut être écrite que du point de vue d'un cercle culturel particulier et ne sera donc jamais valable ou même "compréhensible" par tous les peuples ou pour tous les peuples dans le sens où tous les peuples reconnaissent ses valeurs directrices comme des valeurs. » (*Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft*, 2^{ème} édition, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1910, p. 142)¹⁹ Le fait qu'ainsi, l'« objectivité » et la « validité universelle » de la science de l'histoire ne soient pas supprimées et abandonnées à un « arbitraire », mais soient au contraire fondées, justement, sur une logique transcendantale, apparaît chez Croce ainsi que chez Rickert comme totalement évident, puisque pour les deux, cette position apparaît comme l'acte axiomatiquement nécessaire qui définit les sphères, crée l'objet et l'objectivité. La tâche de la théorie de la science de l'histoire semble donc être accomplie par la définition de cette

¹⁸ Benedetto Croce, *Théorie et histoire de l'historiographie*, op. cit. p. 21.

¹⁹ En français : Heinrich Rickert, *Science de la culture et science de la nature*, Paris, Gallimard, 1997

sphère et sa structure catégorielle qu'on en déduit, il nous semble néanmoins impossible, du point de vue d'une théorie générale de la science, d'en rester à la factualité de cette configuration et de son évidence démontrée ; et nous avons déjà mentionné le caractère douteux de la tentative de Croce de déduire cette position de l'histoire elle-même. Une étude qui s'engage ici, qui fait un problème de cette factualité, nous apparaît d'autant plus significative que par-là, le lieu méthodologique d'une science dont la relation à l'histoire a toujours semblé problématique et qui de ce fait a toujours été traitée avec une certaine aversion, tant par les praticiens que par les théoriciens pourrait être mis en évidence : la sociologie. Il nous semble en effet, ce qui est assurément impossible de fonder ici de plus près, que non seulement le concept de Croce de « caractère vivant », en tant que concept concret, plein de contenu, a sa patrie méthodologique dans la sociologie (les efforts d'Alfred Weber²⁰ de trouver dans le « sentiment de vie » le concept fondamental de la sociologie vont dans cette direction), mais aussi que les valeurs soulignées par Rickert, effectivement valides au sein d'une sphère culturelle déterminée, ne peuvent vraiment être comprises qu'en sociologie. Le fait que l'on n'entende pas par là une dissolution de la théorie de la valeur dans la sociologie est tout aussi clair que le fait qu'avec la base de l'histoire effective, soulignée par Rickert et Croce, changeante dans son contenu, on ne vise aucun arbitraire subjectif. Cette incompréhension ne pourrait naître que si on oriente le concept de sociologie selon la majorité des écrits existants et – malheureusement – les plus connus, qui se disent sociologiques, bien que ces écrits, comme Croce le montre à juste titre (p. 257) sont des théologies chaotiques, des philosophies dogmatico-métaphysiques de

²⁰ Alfred Weber(1868-1958), économiste et sociologue, frère du sociologue Max Weber (1864-1920).

l'histoire. Ce ne sont pas les valeurs et pas la validité normative des valeurs que nous exigeons comme objet de la sociologie, mais à chaque fois la plénitude en contenu que prennent les valeurs à certains moments historiques et le typique qui peut se produire à partir de la recherche de plénitudes de contenu possibles. Et ce sont ces valeurs pleines de contenu, factuellement validées, qui, en déterminant l'objet, influencent l'historiographie. Il est exact que par exemple, l'histoire de l'art – *in abstracto* – est déterminée par la reconnaissance de la valeur de l'art. Concrètement, et décisif en historiographie seront par exemple les questions de savoir si seule la composition des lignes est constitutif du concept de valeur de la peinture (comme pour Winckelmann²¹ et son époque) ou si le rôle décisif ne revient pas à la couleur, à la valeur etc. Et le fait que ces changements qui, exprimé grossièrement, sont des changements de goût, sont sociologiquement conditionnés, sera compris par quiconque suit par exemple, l'histoire de l'histoire du drame du 17^{ème} siècle à nos jours, qui établit une relation de la succession de la domination du classicisme français, de la survenance de Shakespeare, tout d'abord considéré comme « naturel », à partir de la perspective des drames bourgeois etc. avec les changements des couches sociales culturellement significatives et de leur situation sociologique. On devrait alors, ne serait-ce que pour contester cet exemple célèbre, apprécier le fait remarquable que Ranke déduit la Révolution française de la politique extérieure malheureuse sous Louis XV, ni comme exemplaire, ni comme superficiel, mais le comprendre au contraire à partir de causes sociologiques. Des faits nouveaux naissent au travers de nouveaux points de vue, mais les nouveaux points de vue ne sont, ni arbitraires, ni simplement géniaux, mais ils sont les conséquences nécessaires de

²¹ Johann Winckelmann (1717-1768), archéologue, antiquaire et historien de l'art allemand.

situations données : ils proviennent d'un intérêt sociologiquement conditionné pour certains contextes complexes ; même si cela est assurément décidé par la question jamais rationalisable des talents des représentants des nouveaux points de vue, question de savoir si ceux-ci sont vraiment féconds pour la science. Il nous semble qu'ici, l'histoire des religions nous donne justement un exemple éclairant. Rickert souligne (*Grenzen der naturwissenschaft-lichen Begriffs-bildung*, [Limites de la conceptualisation en sciences naturelles] Freiburg i. B. & Leipzig J.C.B. Mohr, 2^{ème} édition p. 563) qu'entre un historiographe de la réforme catholique et un protestant, abstraction faite de leurs jugements de valeur, inessentiels ici, il ne doit y avoir, sur ce qui est historiquement important, sur la réalité historique, aucune différence décisive ; celle-ci ne peut apparaître que si la réforme est traitée par un historien très éloigné de cette sphère culturelle. Mais aussi exact que cela soit, si « ce même fait » historique est pris comme objet par un historien qui apprécie tout l'ensemble de valeurs de la religiosité d'une manière essentiellement différente d'un catholique ou d'un protestant (qui, même s'ils se placent l'un envers l'autre dans un rapport d'hostilité, sont néanmoins sur le même terrain) mais éprouve et reconnaît en tant que « faits » la validité factuelle des religions positives de notre sphère culturelle, alors peuvent naître ici des « faits » totalement nouveaux en histoire des religions ; et combien ceux-ci pourraient être féconds, c'est ce que prouve le fait que même d'un exposé plus que sujet à caution comme celui de Kautsky,²² un connaisseur comme Troeltsch²³ reconnaît « qu'il n'est pas totalement sans valeur puisqu'il mentionne des aspects par

²² Karl Kautsky (1854-1938) *L'origine du christianisme : Une étude historique*, trad.. Richard Poulin, Paris, Syllepse, 2024

²³ Ernst Troeltsch (1865-1923) philosophe, théologien protestant et sociologue allemand. Représentant du courant historiciste allemand, proche des positions de Max Weber en sociologie (et histoire) des religions.

ailleurs ignorés de la chose ». ²⁴ Et l'histoire essentielle de la science de l'histoire consiste justement en ce que « des aspects par ailleurs ignorés de la chose » soient soudain pris en compte. Que cela dépende de la position axiomatique de la science de l'histoire, c'est ce que nous avons tenté de montrer plus haut : de même qu'il a aussi été mentionné que leurs contenus, lors d'une analyse vraiment approfondie, impartiale et soignée, montre un parallélisme et une relation remarquable aux rapports de stratification, déplacements, modifications externes comme internes dans la société ; qu'ils se qualifient donc pour être l'objet de la science, dont les formes de la société humaine sont l'objet constitutif. Que le matérialisme historique, la méthode sociologique la plus importante jusqu'à ce jour, devienne presque toujours une métaphysique en philosophie de l'histoire ne peut pas faire oublier la valeur pionnière de la méthode qui lui est sous-jacente, sauf que jusqu'à maintenant, elle n'a pas encore été clairement élaborée. Dans ce que Marx appelle le problème des idéologies, il y a – certes dépouillé de sa conceptualisation métaphysique – le chemin vers la solution du problème que j'ai énoncé ici : La connaissance de ce qui remplit nécessairement de contenu concret les positions des sciences de l'Esprit objectif, conditionnées formellement par leur propre axiomatique. Je renvoie ici aux formulations très intéressantes de Radbruch, ²⁵ qui établit une relation entre la typicité possible de la structure de valeurs, le fondement du système de la philosophie du droit, et la typologie des prises de positions politiques partisans, et ainsi, en préservant l'immanence et l'universalité juridique des catégories juridiques, non seulement déduit la possibilité concrète de son accomplis-

²⁴ Ernst Troeltsch, *Gesammelte Schriften*, [Œuvres], Tübingen, Mohr, 1912, t. 1, *Die Soziallehren der christlichen Kirchen und Gruppen*. [les doctrines sociales des églises et groupes chrétiens], p. 18.

²⁵ Gustav Radbruch (1878-1949) homme politique et philosophe de droit allemand de tendance positiviste. Membre du SPD.

sement à partir de sources métajuridiques, mais met en évidence le point à partir duquel elle peut être comprise (*Grundzüge der Rechtsphilosophie* [Principes de la philosophie du droit] Leipzig Quelle & Meyer, 1914 p. 96 ss.). Je dois souligner que Radbruch ne soulève le problème que sous l'aspect de la philosophie du droit et n'aborde pas de plus près sa discussion sociologique. À juste titre pour sa problématique ; mais il me semble néanmoins qu'il a montré de la façon la plus nette le lieu méthodologique où se situe ce problème. Le fait que le problème soit à formuler tout autrement pour les systèmes de valeur de l'Esprit absolu (et différemment pour chaque valeur) apparaîtra bien comme allant de soi après tout ce qui a été dit jusqu'ici. Mais toutes ces relations de la sociologie aux objectivations culturelles de l'Esprit objectif et absolu ont quelque chose de commun : la propension à mettre en évidence les sources des réalisations concrètes, et avec la preuve du caractère social de leur objectivité et universalité, de les préserver aussi bien d'un irrationalisme purement subjectif que d'un faux rationalisme transcendé en métaphysique dogmatique. Cette critique « sociologique » de ses bases signifie pour l'histoire une garantie supplémentaire de son caractère purement empirique qui est, comme nous l'avons vu, fortement mis en danger par son autojustification à partir du concept de l'Esprit ; pour la sociologie, sa liaison aux produits pré-élaborés par d'autres sciences, hétérogènes entre eux, signifie l'assurance qu'elle ne va pas au-delà de cette « critique », au-delà de cette analyse des conditions de réalisations de valeur possibles, concrètes, et par suite de l'hypostase des « conditions de possibilités » des causes effectives devient la métaphysique de la philosophie de l'histoire. L'importance du problème des idéologies en termes de critique de la connaissance et théorie des sphères réside en effet déjà dans ce fait : prouver que tout ce qui ne résulte pas vraiment de l'absolu, est un produit de

conditions sociales ; une distinction qui est une question vitale pour l'épistémologie, tant dans l'intérêt du caractère empirique des sciences particulières que dans l'intérêt de la liberté à l'égard de l'empirisme hypostasié pour la théorie de la valeur et la métaphysique. Il est dommage que Croce, qui fait partie des rares philosophes qui se sont occupés sérieusement de Marx, n'ait absolument pas abordé ce problème de l'histoire à la sociologie. Le but de ces quelques lignes ne peut évidemment pas du tout être d'entamer ce problème, tout au plus est-il le vœu de le voir mis en débat.



En guise de postface du traducteur :

L'impressionnante érudition du jeune Lukács nous propose ici un texte de haute teneur philosophique. Le traducteur, qui n'est pas certain d'avoir tout bien compris, mais qui a fait de son mieux, sollicite en conséquence l'indulgence du lecteur. À l'issue d'une longue discussion sur l'influence sur l'historiographie des conditions sociales, des systèmes de valeurs dans lesquelles elle s'effectue, s'ouvre une perspective : le matérialisme historique et la pensée de Marx.

« Nous ne connaissons qu'une seule science, celle de l'histoire. L'histoire peut être examinée sous deux aspects. On peut la scinder en histoire de la nature et histoire des hommes. Les deux aspects cependant ne sont pas séparables ; aussi longtemps qu'existent des hommes, leur histoire et celle de la nature se conditionnent réciproquement. L'histoire de la nature, ce qu'on désigne par science de la nature, ne nous intéresse pas ici ; par contre, il nous faudra nous occuper en détail de l'histoire des hommes : en effet, presque toute l'idéologie se réduit ou bien à une conception fautive de cette histoire, ou bien à en faire totalement abstraction. L'idéologie elle-même n'est qu'un des aspects de cette histoire. »
Marx-Engels. *L'idéologie allemande*. Paris, Éditions Sociales, 1971, p. 45